Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1937-1938)
Heft: 7

Artikel: Portrait de Philippe Bridel
Autor: Clerc, Charly
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-759005

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Portrait de Philippe Bridel

par Charly Clerc

Sous ce titre, notre collaborateur va publier, à la fin de l'hiver, chez l'éditeur Payot à Lausanne, un ouvrage sur la vie et l'œuvre du penseur vaudois, du brillant professeur d'histoire de la philosophie, qui occupa si longtemps une large place dans la vie intellectuelle, religieuse et civique de la Suisse romande.
„Notre Philippe Bridel, comme qu'on fasse, on le voit se détacher sur un morceau de terre vaudoise, de pays suisse, de tradition romande. Ce philosophe est un patriote, ce patriote appartient à une petite Eglise, cet homme de chapelle est un homme du monde; attaché à une minorité politique ou ecclésiatique, il n'oublie jamais l'ensemble national ni le point de vue supra-national". Ainsi parle l'auteur du Portrait de Philippe Bridel. Nous avons le plaisir de donner ici trois courts fragments inédits de cette biographie.

La maison de la Louve

La plupart des enfants ne connaissent que les jeux de la rue; quelques uns, les plaisirs et les secrets d'un jardin. Philippe, aux Escaliers du Marché, trouve son divertissement dans un bureau d'éditeur, chez „Papa, monsieur mon ami le père", comme on lit en tête d'une de ses premières lettres. Il lui faut l'encre, les caractères, la brochure. Il rédige telle petite histoire à titre „bonnes lectures" et dans le goût de l'époque: Mery ou jeunesse orageuse et vieillesse heureuse, qui est sans doute la première de ses publications. Il lui arrive de signer Ph. B. aspirant-imprimeur. Il se fait un prospectus où l'on peut lire que „l'imprimerie Philippe Bridel vient d'être réorganisée et assortie de nouvelles pièces; elle se chargera désormais des ouvrages que le public lui fournira". Toujours de la paperasse, de la copie, des gazettes minuscules, dont il ne paraît que deux ou trois numéros, l'Etoile ou l'Helvétie. Philippe en est le seul rédacteur, bien entendu. Aimerait-il à jouer un rôle, comme le redoute sa mère? Voyez-le donc à Eclépens, dans un séjour d'été, où se donne une „représentation" enfantine:

J'étais Guillaume Tell, écrit-il à son frère, et voici comment j'étais habillé: une chemise propre avec des écussons fédéraux cousus sur les

épaules, des bas qui m'allaient plus haut que des genoux, des souliers, des pantalons rouges retroussés en forme de culotte jusqu'aux genoux, une ceinture rouge, et enfin un chapeau avec une plume bleue et un écusson suisse...

Tout péril de vanité mis à part, cet helvétisme précoce et haut en couleurs a dû réjouir les mânes du Doyen.

Mais il faut revenir aux bureaux et aux presses de la Louve, à l'odeur de maculature où baigna cette enfance, aux stocks d'invendus qui encombraient le galetas. Plus de soixante ans après, on demandait à Ph. Bridel pour quelle raison il n'avait pas publié, comme d'autres, ses douze ou vingt-cinq volumes: „Un jour, ma mère m'a pris par la main et m'a mené là-haut, sous les tuiles, où s'alignaient et s'entassaient des cents, des cinq cents exemplaires de nos auteurs romands. Tu vois, Philippe, me dit-elle, tu vois ce qu'il en reste..."! Ce qu'il en reste... cela signifie d'ordinaire le néant. Dans ce cas, c'était précisément le contraire. L'invitation maternelle à la modestie, si vraiment c'en fut une, n'en était que plus émouvante. Elle ne fut, dans la suite, que mieux obéie.

Mais, chez l'enfant, ce goût de la chose imprimée ne correspond pas au goût de la solitude. Comment oublierait-il les autres? Les parents Bridel sont trop proches de leurs enfants, pour que l'un de ceux-ci se plaise à demeurer à part. Et puis, l'éditeur Georges Bridel a fait partie naguère d'une société d'étudiants. Sa vie intellectuelle, comme sa piété et sa voix de chanteur, se sont développées dans le groupe amical. Il est membre de plusieurs comités, du choeur de son Eglise; il prononce parfois des allocutions, rédige des rapports pour des assemblées générales. Il reste aussi près que possible de ses compagnons d'étude: entre eux circule une correspondance. Parmi ces „chers gens de la Louve et alentour", dont l'âme sait si bien se recueillir, il n'est personne qui n'apprécie infiniment, en dehors de toute mondanité, l'agrément des rapports sociaux, les entretiens, la discussion de problèmes. Lausanne est une ville ouverte à l'amitié. „Notre cher petit cercle intime", écrira plus tard Philippe, songeant à la maison.

Rien d'étonnant que, dès l'âge tendre, et dans le cadre même du logis familial, il ait eu l'idée de fonder des sociétés, de tenir des séances avec lectures et procès-verbaux. Philippe, et ses

frères Auguste et Eugène, forment ensemble la Tulipe. L'aîné, qui vient d'avoir 13 ans, rédige les Acta fort sérieusement. L'un récitait, ou lisait une histoire; les deux autres s'essayaient à la critique; on chantait „en choeur"; on se risqua à monter une scène d'Athalie. Cela se passe au début de 1866, et l'on fêtera au bout d'un an la fête anniversaire, non sans avoir lancé aux proches des convocations, imprimées, cela va de soi. C'est presque en même temps que la Rose s'est ouverte. Elle dura bien plus que l'espace d'un matin. Cette confrérie, qui a pour devise Amitié-Union, se propose de développer „le goût littéraire et le goût du chant". Philippe, ambitieusement, voudrait encore qu'elle fût „destinée à la récréation du public". Outre les travaux, il y aura les fêtes. Les quatre frères ne laisseront pas, ici encore, d'ouvrir leurs séances par un choeur, et leurs chants favoris seront réunis en un chansonnier, broché dans la maison Bridel. Mais voici — fait assez peu commun — un père qui souhaite de prendre part régulièrement au divertissement sérieux, au travail puéril de ses quatre garçons. Georges Bridel est admis à faire partie de la Rose; on le mentionne au procès-verbal sous l'appellation de Monsieur Georges. „Que de fois dès lors, écrit Philippe dans un Rapport de 1866, nous avons ressenti l'avantage d'avoir parmi nous une grande personne, pour nous détourner de résolutions dangereuses ou stupides"... Ainsi, l'on voit d'abord un père et de tout jeunes fils, qui discutent une heure ou deux le dimanche après-midi, lisent des „livres instructifs", improvisent, récitent. Puis ils admettront deux cousins, trois ou quatre autres, du côté paternel ou maternel, et pourquoi pas des cousines? Enfants qui deviendront des oncles et des tantes, qui auront fils et filles, neveux et nièces. Avec les années, en effet, la Rose représente les assises amicales de deux ou trois générations de la famille Bridel. On y célébrera des jubilés. Les absents écriront à cette occasion des lettres à la société. Le comité écrira aux absents, saluera de loin la nouvelle d'un mariage, d'une naissance.

Charmante école des affections mutuelles, de cette merveilleuse fidélité aux siens dont le philosophe, à travers une si longue vie, ne cessera de donner l'exemple, sans avoir besoin, je crois, de le prêcher. Cet essai, cette réussite d'une belle entente entre les générations, et qui se prolonge tout un demi-

siècle et davantage, ne valait-il pas la peine de s'y arrêter? Que pour l'un ou l'autre il puisse y avoir là inconvénient, occasion de faiblesses, cela est fort possible. Quand le lien est si fort, si ramifié et si aimable, je m'imagine bien que plusieurs consentent avec peine à quitter la tribu, ou, s'ils ont eu l'énergie de sortir du cercle de famille, guettent le premier appel pour rentrer au bercail. Et puis, lorsque des gens qui portent même nom — en compagnie de leurs collatéraux — s'accoutument si fort à eux-mêmes, se plaisent entre eux pareillement, se laissent volontiers reconnaître à des façons communes, à trop de convictions exprimées en mêmes termes, à tel mode de plaisanterie, peut-être, qui semble une marque de fabrique, n'y a-t-il pas danger qu'au lieu du moi, dûment reconnu haïssable, le nous vienne à s'étaler, plus odieux encore? Il est telle gens bourgeoise, nombreuse et bien unie, dont la satisfaction collective vous peut causer un sérieux agacement. Mais l'on ne saurait dire que le nous des Bridel ait été par eux affirmé avec impertinence, ni qu'il ait donné sur les nerfs de qui ce soit. Ceux du dehors ne peuvent que leur envier le privilège d'avoir montré ce que peut être, dans la culture et l'affabilité chrétienne, une famille de chez nous.

...Dans les rares vacances qu'il pouvait s'accorder, Georges Bridel entreprit avec ses fils des voyages à pied. Cela durait presque une semaine. On s'en allait vers le pays d'En-Haut, les Ormonts, la Gruyère; ou bien vers le Jura, Vallorbe et la vallée de Joux. La surprise devant les choses et l'étude des lieux commençait à Prilly, à Crissier. La première étape se faisait à Eclépens. En une seule journée, on avait beaucoup appris. Et le lendemain donc! En tête d'une brève relation que Philippe a laissée, portant la date de juillet 1867, on trouve le relevé d'une armoirie, la reproduction d'une enseigne d'auberge et le dessin d'un établi pour faire les chaînes. Le père et les deux fils aînés prennent un égal intérêt aux couches du terrain près du tunnel de la Sarraz, à l'architecture de Romainmôtier, et aux occupations des douaniers du Risoux. Ils interrogent toute sorte de gens; on leur conte de vieilles anecdotes, qu'ils retiennent. S'ils se plaisent à faire un tour en bateau sur le lac de Joux, en compagnie d'un ancien de l'Eglise libre, ils ne manquent pas non plus, à Morez, de se faire montrer des machines et des manu-

factures. Dans les deux cahiers de toile cirée qui contiennent son Récit, Philippe fait preuve de cet esprit accueillant et exact que nous lui verrons jusqu'à la fin. Parle-t-il des forges de Vallorbe, il mentionne chaque objet par son nom; il nous explique l'aspect et le fonctionnement de tous les outils. Je dis nous, parce qu'il a l'air de s'adresser à un auditoire. Il n'écrit pas son journal; il ne rédige pas des souvenirs: son ton est déjà celui d'une conférence, d'un cours. Et il ne se contente pas de résumer avec méthode les procédés de fabrication: il note les conditions où se fait le travail, le fait que l'ouvrier paie lui-même le combustible qu'il emploie, qu'il est payé aux pièces etc. Il se renseigne sur les loisirs du travailleur, sur les ravages que fait la boisson. Tout à l'heure, il nous dira aussi tout le paysage qu'on découvre du haut de la dent de Vaulion. Il est attentif à la pluie et au beau temps. Le problème des sources de l'Orbe requiert bientôt toute son attention: il aligne les hypothèses, rend compte d'expériences, nous laisse choisir entre deux solutions.

En cours de route, on n'avait point à souffrir de silences pesants — comme c'est le cas en d'autres familles, durant les „promenades du dimanche". — Ces jeunes garçons tirent enseignement de beaucoup de choses, mais on ne les leur commente pas sur le mode scolaire. Rien ne les incline au pédantisme. On s'intéresse sérieusement à tout, au pays, au passé, aux inventions, aux métiers, aux choses de l'âme. Mais cela se passe gaîment, naturellement, dans la lumière de l'amitié.

Comment se fatigueraient-ils de cet „entre soi", de la proche famille, du „cousinage"? La fortune de Ph. Bridel ce fut d'avoir derrière lui, toujours, cette enfance heureuse...

Dans la tradition romande

Viret, Davel, Druey, Vinet, Secrétan, Olivier, Rambert, Warnery, Philippe Bridel, René Guisan... Ph. Bridel appartient à cette élite de Vaudois qui ont servi leur peuple par la pensée et par le verbe, par le constant amour de la chose publique. Il est de ceux qui ont incarné les meilleurs dispositions d'une race. Un des secrets de son influence doit être cherché là. Bridel a beau venir du clan „mônier", et sa parole ne retentir — pour

l'ordinaire — que dans l'ombre du chemin des Cèdres ou dans d'étroites chapelles, et sa plume écrire davantage dans des revues à couverture triste que dans la presse du jour, ses concitoyens se rendent compte peu à peu que cette voix parle en leur nom, que ce charme est celui de leur meilleur soi-même, que ce caractère de pondération, de politesse et d'exquise malice n'est autre chose que leur caractère, perfectionné. Sans avoir un brin d'accent, et avec toute la grâce française possible en terre romande, il est plus que personne „du pays".

Dans cette terre romande, le philosophe ne se conçoit guère à l'écart de la cité. En dépit de Julien Benda, le clerc et le citoyen y sont une seule et même personne. Est-il besoin de mentionner Rousseau: qui peut vivre en exil, n'avoir nulle part un véritable foyer, mais que possède un idéal social et politique, dont Genève, à jamais ineffaçable de son coeur, lui fournit en somme l'image? Et notre Amiel? Les textes exhumés — voici 15 ans — du Journal intime ne nous montrent plus le Penseur à l'état pur, mais un homme qui vibre à toutes les crises, au moindre changement que subit sa patrie. Mais, j'y pense: de cet Amiel, il n'eût suffi de rappeler que le Roulez tambours. Et pensez à Ernest Naville, qui passe de la métaphysique à la représentation proportionnelle. Pas plus que ces Genevois, Vinet n'a joué un rôle politique; mais, dans toute son oeuvre, n'est-il pas question autant de l'Etat que de la conscience? Ne sont-ce pas les „droits de l'homme et du citoyen" qui sont mis en évidence à la lumière de nos devoirs? La même plume qui signa la Manifestation des convictions religieuses écrivit un essai sur le Socialisme. Plus créateur qu'Amiel, et plus spéculatif que Vinet, Ch. Secrétan est aussi plus constamment citoyen qu'ils ne furent. Il a passé par le droit avant d'aller entendre les grands idéalistes. Dès l'âge de 23 ans, il est peu de questions actuelles, en matière politique ou sociale, sur lesquelles il n'ait donné son avis; et toujours plus, à mesure qu'il avançait en âge. Et plus il vieillit, plus il étend jusqu'aux dernières limites ce libéralisme d'inspiration chrétienne dont il demeure un des plus purs représentants.

Bridel servira sous le même drapeau. Fils spirituel de Vinet et de Secrétan, persuadé comme eux que le christianisme est dans le monde immortelle semence de liberté, comment ne lut-

terait-il pas, en chaire comme dans le journal, pour le maintien et l'extension des libertés, en même temps que pour l'ordre et la discipline? Devant ce continuateur de pareille tradition, on doit songer au mot de Rambert: „Les hommes supérieurs ont deux espèces de disciples: ceux qui, sans tenir compte de la différence des temps, refont ce que le maître a fait, et ceux qui font ce que ferait le maître s'il vivait encore. Les premiers répètent son oeuvre, les seconds la fécondent". Inutile de dire que Bridel appartient aux seconds, et que la galerie n'est point achevée de ces philosophes romands qui — sans être hommes d'un parti — tiennent à honneur et à devoir de prendre parti dans les affaires de la patrie, bourgeois de leur ville et citoyens du monde. Anciens élèves ou amis de Bridel, ces philosophes de chez nous, et libéraux de toute nuance, qui se nomment Arnold Reymond, Henri Miéville, Samuel Gagnebin, Edouard Claparède, Pierre Bovet, Jean de la Harpe...

Il est un autre caractère du penseur romand sur lequel il faut insister. Observez qu'en ce pays, jusqu'à la fin du XIXe et un peu au-delà, le sage ne trouve guère audience que lorsqu'il a passé par la théologie. S'étant préparé à la cure d'âme, le voilà plus capable de s'emparer des âmes. Vinet, Secrétan, Ernest Naville, J. J. Gourd, Arnold Reymond, d'autres encore, comme Ph. Bridel, ils ont tous eu en perspective — s'ils ne l'ont pas pratiqué — le ministère pastoral. S'ils se font philosophes, c'est avec le dessein de pouvoir enseigner l'essentiel de la croyance et de la suprême connaissance. Ou bien, si leur foi est devenue plus vague, moins conquérante, c'est pour demeurer aussi près que possible du sanctuaire où leur âme continue d'habiter. Quand ils ne prêchent plus la religion, le propos de ces penseurs est de ménager dans leur système une belle place à la religion. En d'autres pays, les problèmes de cet ordre ne trouvaient que peu d'accueil dans les programmes de la philosophie. Tandis qu'en Suisse romande, jusqu'à hier, ils en formaient l'un des principaux chapitres. La conscience, ici, est intéressée autant et plus que la raison. Que prétendait faire Ch. Secretan? demande Ph. Bridel: „Chercher une explication des choses qui satisfît aux exigences de son coeur et de sa conscience, en même temps qu'à celles de sa raison". Ou, comme Secretan le reconnaît lui-même: „La philosophie est un effort de la pensée indi-

viduelle pour comprendre la religion, une critique de la religion, avec laquelle elle reste en rapport constant".

Selon Vinet, Secrétan, Bridel, les événements de la divine histoire, dans leur intimité et leur totalité, ne sont que des faits moraux. Ils ne connaissent d'autre dogme que ceux auxquels ils croient pouvoir assigner une portée morale. Toutes les vérités chrétiennes ne sont que morale, sans autre qualificatif. Or la morale est une discipline de la philosophie. Philosopher, c'est donc réserver son espace à l'Evangile, c'est fixer les limites respectives de la science et de la croyance, c'est défendre la religion. Penseur romand, Ph. Bridel n'est pas tant un chercheur, non plus qu'un bâtisseur de système. Tout naturellement, sa place est entre les apologètes du christianisme. S'il „s'empare des âmes", selon le mot du livre des Proverbes, ce n'est pas seulement comme guide infiniment agréable dans le labyrinthe des hypothèses, c'est encore parce qu'il s'entend à les retenir dans le mystère d'une Révélation.

Dernier rayonnement

Une vie uniforme, dit Sainte-Beuve, qui serait en même temps une vie v i v e. Bridel a plus de 80 ans. Cette vie uniforme continue. Des cours, des conférences, plus de séances de comités qu'il n'en faudrait, les éditions Vinet à diriger, et des articles promis, et des cultes à présider. Ici et là, de nouvelles inquiétudes à l'endroit de ses proches, et cette éternelle correspondance. Dans telle de ses lettres, datée de la rentrée d'automne ou d'avril, on trouve une énumération fantastique de besognes en cours: „Vous voyez qu'on ne me laisse pas souffler; heureusement que le grand repos viendra une fois. Qu'il fera bon „dormir", dormir longtemps... jusqu'à ce que, restaurés, nous puissions ressusciter; car j'y compte bien, et le repos n'est bon qu'à titre passager". Car Bridel n'a pas fini d'aimer l'existence.

C'est une chose admirable, écrit Vinet, que celui qui est le plus détaché de la vie sait aussi le mieux l'apprécier, car il en méprise ce qui est méprisable et il en estime ce qu'elle a de vraiment estimable, tandis que les mondains l'estiment par ses côtés méprisables. Si le croyant est prêt à quitter la vie, il est aussi celui qui sait le mieux en user.

Parfois, une minute de lassitude, mais oui. Mais il n'a pas dit „Je n'en peux plus", que déjà le besoin de vivre et d'agir l'a repris: „Je r e p i q u e, sans rajeunir, bien entendu". De

même, il est tel sujet dont l'octogénaire ne veut plus entendre parler; cela l'assomme. Par exemple, la théologie dite dialectique, Barth et ses disciples: „J'ai trop lu, j'ai trop travaillé... je les laisse, maintenant!" Mais je sais bien qu'à la prochaine occasion il reprendra l'entretien.

Voilà soixante ans qu'il fait des conférences, dans le canton et ailleurs. Le première, il l'a faite aux internés de l'armée Bourbaki, sur Jeanne d'Arc. Dès 1931 seulement — mais n'est-ce pas une promesse téméraire? pourra-t-il résister aux appels multiples? — il songe à se restreindre, il n'acceptera plus de parler extra muros. Hélas!

Monsieur Bridel Philippe a toujours péroré — s'il lui faut, quelque jour, cesser ses conférences — à ce coup vous saurez sûrement qu'il est près — de terminer son existence.

Il lit des thèses, en vue d'une soutenance qu'il devra présider. Il corrige des travaux écrits, des épreuves. En 1933, il porte le toast à la patrie dans une assemblée de la Société pastorale suisse: cela se passe sous les arbres de Saint-Sulpice, dans un des lieux du monde qu'il préfère. Il vient de collaborer brillamment au Romantisme en pays romand. Il s'est engagé à faire un copieux article pour l'Encyclopédie de Westphal: ce doit être, en fait, toute l'histoire du Réveil. Il ne faudrait pas „se laisser atteler ainsi quand on n'est plus qu'un vieux cheval ankylosé. Mais, comme disent les tempérants; quand le vin est tiré, il faut le boire; hélas, jusqu'à la lie".

Ankylosé? Voilà quatre ans en effet qu'il lutte avec la maladie; et encore faut-il mettre ce mot au pluriel. En quelques mois, il a subi l'érésipèle, la grippe, l'asthme, le lumbago. A partir de l'automne 1931, il annonce une „dégringolade"; mais, vous le savez bien, à la première éclaircie, il se dira transformé, favorisé privilégié, car tout cela, „ce ne sont pas des souffrances qui comptent". D'autres misères l'assiègent, et il en parle, et les additionne; mais, songeant encore à celles des autres, il trouve bientôt moyen d'être reconnaissant, et se relève après la bourrasque. „Pourvu que mes cours n'aient pas trop à souffrir"... c'est à cela qu'il pense. Il ne s'agit pas que ses étudiants pâtissent, reçoivent une nourriture moins soigneusement préparée. Il fera un labeur double dès qu'on lui aura enlevé ce masque de bandages, dès qu'il pourra sans trop de peine se lever et s'asseoir.

Des mois passent encore. Zona, brûlures du côté droit du buste, dans le dos, à la poitrine, poussées névralgiques; jours d'éreintement nerveux et impuissance cérébrale; il ne dort presque plus. Il descend doucement la pente. C'est la semaine de Noël. Il pense à son petit-fils pasteur, qui a sans doute beaucoup à parler en cette fin d'année: „Pour moi, le temps est venu de me taire et d'écouter: ceci, du reste, est un acte aussi, et qui demande application" (31. 12. 34).

Quand vous écriviez cela, cher maître et cher ami, le public venait d'entendre à l'Aula ce discours vibrant de jeunesse: La christianisme semence de liberté, et vous vous réserviez de parler encore de Vinet en juin de l'année suivante. Car il faut bien soutenir, jusqu'au bout, l'entreprise des éditions. Cependant „1935, c'est certain, marque la fin de ma verte vieillesse, et le commencement d'une vieillesse d'autre couleur"... „Au milieu de tant de ruines, je reste comme une colonne provisoirement épargnée, mais qui n'est d'ailleurs plus très solide sur sa base".

Au milieu de tant de ruines... On comprend qu'il s'agit d'autre chose que de délabrement physique. 1934 lui a enlevé ses plus chers amis, en trois ou quatre mois. William Rivier, son „jumeau", qui a dû passer par des semaines si dures avant de s'éteindre. Aloïs de Meuron s'en est allé aussi, et Fiaux, et son neveu Michel Bridel. Terrible année! Il descend „de tristesse en tristesse". Et pour finir, ce départ encore, le plus inattendu, le plus cruel, celui de René Guisan. C'est une „débâcle". En Guisan, il a „perdu un fils". Il ne s'en console pas. Ce collègue beaucoup plus jeune que lui, et qui par le coeur et la culture appartenait à trois générations; en qui se mêlaient de façon unique la piété, le goût, l'esprit, la science multiple, et la sainteté... Comme nous voilà donc appauvris!

Et maintenant, alors que la Faculté des Cèdres vient de perdre un de ses meilleurs maîtres, il faut que lui aussi s'en aille. Comment persister dans l'enseignement, avec ces incessantes maladies? Et quand on n'a plus le temps ni la force de rajeunir ses cours? Mais ce sacrifice de son métier en entraîne un autre. S'il renonce à sa chaire, il lui faudra vivre plus simplement, se contenter de deux chambres, ou plutôt d'une seule. Il faudra quitter l'appartement de la route de Morges, qu'il occupe depuis

qu'est morte la très-chère, en 1901. Comment le pourra-t-il, à 83 ans? Ah! ce cabinet de travail tapissé de livres, ce bureau d'écolier, cette amusante table à écrire surchargée, et Bridel, tenant sa plume d'oie, se penchait, pour rédiger des notes, par dessus le chaos du tiroir entrouvert; quelques photographies ici et là, surtout de jeunes visages; nulle place pour quelque toile ni même pour deux gravures; le buste de Kant; et pas de téléphone.

Quitter cela? C'est pis encore que de renoncer à l'enseignement. (Et pourtant, comme il aimait faire des leçons! „S'il pouvait m'entendre, j'en ferais pour ce réverbère"!). Où s'en ira-t-il? Quelque part à Lausanne, car, comme dit le refrain: „Quand on est né sur ce rivage — sur ce rivage on veut mourir". Quelque part à Lausanne, et du moment qu'il n'aura plus ses livres, ce balcon, cette présence de mille souvenirs, peu importe où ce sera, et que de là on voie ou non le lac et les monts de Savoie!

...mon chez moi. Mon foyer a beau être éteint depuis longtemps, j'avais encore un chez moi, un appartement à chambres multiples: j'allais de ma chambre à coucher à ma chambre à manger et à ma chambre de travail. Sur les murs, ma bibliothèque; pour ne rien dire de mon balcon avec ma belle vue. Il faudra dire adieu à tout cela, disperser mes livres... et se mettre en pension chez quelqu'un. C'est ce qu'il faut avaler, sans faire la grimace, et pour ça surtout j'ai besoin de secours intérieur (4. 2. 34).

Il dit cela à son pasteur, en confidence. Mais, dans la lettre même où résonne la plainte, on retrouve déjà l'accent de gratitude. En pareille conjoncture, Bridel se dit „surcomblé par la bienveillance fraternelle": des amis n'ont-ils pas eu l'idée, en unissant leurs moyens, de lui assurer un cabinet de travail à côté de la pièce qu'il ira occuper? Il refuse net, bien entendu. Pas question. Mais tant de sympathie l'aida sans doute, en ces moments-là, à demeurer presque toujours serein, courageux, plaisant; à faire grande figure, comme d'habitude.

Néanmoins, la corvée de vider un logement est encore plus dure qu'il ne l'avait imaginé. Quand on a passé 35 ans entre ces murs, quand on y a accumulé les notes prises durant 70 ans sur tout au monde! „Une belle cure de poussière, où s'est absorbé mon été... Horrible métier, qui m'éreinte et m'abrutit". A quoi sert de rien conserver? Il gardera toutefois une centaine de volumes, sa petite table, quelques liasses des papiers Vinet.

Tout le reste est éparpillé, chez ses petits-fils, neveux et nièces, à la Faculté, ou détruit... Et voilà liquidés ensemble „tout mon ménage, tout mon passé professoral".

On n'en reparlera plus. Il se passe en Europe d'autre choses, plus cruelles et plus importantes. Et puis ,son logis du chemin de la Dranse est en somme bien exposé. De là-haut, on a aussi une fort belle vue. D'excellents amis sont encore plus proches que précédemment. Tout ira pour le mieux. Et quel soulagement surtout d'avoir derrière soi „le cauchemar de la transplantation". Elise Decoppet, sa vieille gouvernante — celle qui a soigné Mme Ph. Bridel, et qui a gardé le professeur, dans la mesure du possible, contre les intrus — a émigré avec lui. Il y a un enfant dans la maison, que le vieillard prend en amitié, et qui vient lui montrer ses jouets. Rien n'est trop changé. Il continue de s'intéresser aux mêmes gens, aux mêmes questions, et à d'autres encore, à des jeunes qui commencent leurs études. Il continue de présider aux éditions Vinet. Il écrit à des paroisses. C'est ainsi que, le 24 novembre 1935, il rappelle à l'Eglise de Bex — en la faisant sienne — cette déclaration testamentaire d'un vieux professeur de philosophie:

> Percurri, fateor, sectas attentius ommes,
> Plurima quaesivi, per singula quaeque cucurri,
> Nec tamen inveni melius quam credere Christo.

Encore ces brûlures du côté droit, dans le dos, à la poitrine. Et encore des semaines où l'on „repique", en vérité, où l'on se promène, où l'on fait des visites, quelque temps qu'il fasse. Il recommencera bientôt à travailler le soir après dîner, comme autrefois. Décidément, c'est une trêve, la trêve de Dieu... Il ne s'est jamais senti aussi fort et, disant cela, il fait plaisamment le geste de soulever, de renverser...

Une vie uniforme, qui continue d'être vécue avec entrain. Ph. Bridel a eu son anniversaire à fin novembre. Puis vient Noël avec les fêtes de famille. Le 2 janvier 1936, c'est une grande réunion des Bridel, quatre générations cette fois, tant de neveux et d'arrière-neveux, le „cousinage" indéfiniment multiplié, la „Rose" qui est devenue un immense buisson. Il y a là des pasteurs et des hommes politiques, des médecins, des professeurs, toutes les Facultés; un neveu qui est de la „Gazette", des nièces qui sont de l'Ecole Vinet, de tout jeunes gens qui seront

bientôt à Zofingue, et que sais-je encore? Tout ce qu'il a aimé au cours des temps. C'est encore la maison, toujours la maison de la Louve. L'ensemble fait un peu de bruit, mais pas trop. Il n'y a pas lieu de se plaindre. Bridel ne s'est jamais plaint du trop de bruit. Ah! pourvu que règne la gaîté familiale! que rien ne se perde du trésor ancien!

Le lendemain soir, du reste, il était parfaitement reposé. Il a même lu à haute voix assez tard, à Elise Decoppet et à Mme Métraux, chez laquelle il a pris pension. Il leur a lu dans Grandeur et servitude...

Après quoi, il s'est endormi à toujours.

*

Qu'en restera-t-il, de tout ça? avait-il dit un jour à sa nièce préférée. Il songeait sans doute aux hommages qu'on lui avait rendus, aux mérites qu'on lui prêtait, à la besogne accomplie, à cette réputation qui lui était venue. Il avait l'air de penser que l'oubli viendrait assez vite, et apparemment il ne s'en faisait pas un objet considérable. Il était prêt, comme toujours, à s'effacer.

Ce qui en reste?... C'est la parfaite harmonie d'une pensée et d'une vie; c'est le souvenir d'un esprit qui s'intéressait à l'esprit des autres plus qu'à lui-même. N'est-ce pas infiniment rare? Ce qui demeure, c'est l'immense amitié que Bridel a suscitée. Le plus beau, l'essentiel dans l'histoire d'un homme, n'est-ce pas l'affection dont il fut entouré, et dont ceux qui restent entourent sa mémoire?

Ceux qui bénéficièrent de sa grâce, comme ils sont nombreux dans le pays! Presque aussi nombreux, je crois, qu'au temps de l'enfance de Philippe les invendus dans le galetas de l'éditeur son père. Notre cher maître, vous voyez „ce qu'il en reste"! A quoi eût-il servi d'attendre, de prendre comme on dit le recul suffisant, aux fins de pouvoir lui donner „sa véritable place?" Il valait mieux tenter ce portrait alors que Bridel est tout proche, alors qu'en fermant les yeux on le voit comme on veut: tenez, dit l'un des nôtres, le voici qui descend le chemin des Cèdres, le corps légèrement incliné sur le côté de sa pesante serviette, secouant en marchant sa tête spirituelle, comme pour éparpiller à droite et à gauche son trop-plein d'idées...